

ALAIN FARAH

**MILLE
SECRETS
MILLE
DANGERS**

roman



LE QUARTANIER

Le Quartanier Éditeur
C.P. 47550, CSP Plateau Mont-Royal
Montréal (Québec) H2H 2S8
www.lequartanier.com

À la mémoire de Myriam E. (1979 – 2014)

· MSMD ·

PREMIÈRE PARTIE

I	Vie du père	13
II	Les deux imbéciles.	45
III	Insomnies, protocole.	81
IV	Œil pour œil	111

DEUXIÈME PARTIE

V	Roman de A, B, C.	161
VI	Entropie, systèmes.	177
VII	Myriam ou L'envol de l'hirondelle	241
VIII	Chez Wali Wali	277

TROISIÈME PARTIE

IX	Roman de A, B, E.	307
X	Édouard ou L'ascension du Mont Destin	329
XI	Gloire de Baddredine.	387
XII	Les yeux du cœur.	465

PREMIÈRE PARTIE

I

VIE DU PÈRE

La noce

Y EUX BLEUS, JE VOUS VOIS.
Shafik Elias a relevé la tête, sur le point de conclure. Il parcourt la salle du regard, glissant sur les visages connus, les visages inconnus. Silence complet, ardent, presque religieux. L'écoute est à son acmé. Shafik se penche une dernière fois vers le micro. Il tient le pupitre du bout des doigts, prend une grande respiration, puis dit :

— Je m'en voudrais de vous quitter sans citer cette phrase que mon père me répétait chaque soir avant que je ne m'endorme : *Al dounia fania wa al zaman kabass*. Oui, mes amis, profitons de cette belle soirée, car cette vie où nous sommes plongés est un piège, un piège qui sommeille dans la prison du temps.

Shafik recule d'un pas. On sent la qualité du silence changer. Les gens hésitent. Shafik sourit avec douceur. Les applaudissements éclatent, emplissant toute la salle, des tables d'honneur jusqu'au fond de la mezzanine. La fin de son discours a libéré une curieuse énergie parmi

la centaine de convives distribués sur les deux étages de La Toundra.

Les yeux brillants d'émotion, Shafik reçoit l'électricité particulière que produisent les applaudissements. Cette électricité, il la reçoit et la savoure quittant l'estrade, derrière laquelle on aperçoit le fleuve, les gratte-ciel du centre-ville, la silhouette du mont Royal, même la croix érigée dessus.

Un serveur passe entre les premières tables et l'estrade et vérifie si tout va bien ; on a longuement attendu l'entrée. Pour l'essentiel, tout va bien, l'entrée plaît. Le bœuf est une valeur sûre. À une table de la deuxième rangée, une femme vêtue d'une robe de satin rouge se tourne vers son voisin de gauche. Elle s'appelle Ruby Brouillard.

— L'accent de ton oncle, dit-elle, c'est un accent libanais ou égyptien ?

Ce voisin, c'est Édouard Safi, son conjoint. Il ne répond pas à la question. Tout à son assiette, il retire consciencieusement de ses fines tranches de bœuf l'espèce de luzerne qui les recouvre. Il a chassé de son esprit les événements des dernières heures – les engueulades, les conciliabules, l'idée de génie – et tente de se concentrer. L'origine ou la nature de l'accent du père de son cousin n'occupe pas le premier plan de ses pensées. Cette viande, cette viande si rouge, si, comment dire, gluante, a-t-elle été cuite *au four* ? Voilà ce qu'il veut savoir. Le carpaccio lui est inconnu.

Ruby ne s'impatiente pas. Ces jours-ci, Édouard n'est

I. VIE DU PÈRE

pas tout à fait lui-même ; et ce soir, il a bu en quantité appréciable.

— J'ai oublié, c'est ton père ou le père de ton cousin qui vient d'Égypte ?

— Les deux, répond Édouard distraitement après quelques secondes. Mais ils ont un accent libanais... Mon père *avait* un accent libanais.

Il pique de sa fourchette une tranche de viande et la porte à sa bouche. Il mastique lentement, avec précaution. Goût métallique, froideur suspecte, texture élastique. Il grimace. C'est de la viande crue. Autour de lui, on mange avec appétit, le bruit des couverts et la rumeur des voix créent une masse sonore mélodieuse et chantante. Il fait très chaud, malgré la climatisation.

Mécanicien de formation, chauffeur de dépanneuse à son compte, entrepreneur en devenir, Édouard Safi a eu une journée difficile. À vrai dire, il a eu une semaine compliquée, et une année de merde. Dieu sait pourtant qu'il n'est pas du genre à se compliquer la vie. Il espère que le vent tournera, des développements récents le laissent croire, mais il manque de recul. S'il semble aujourd'hui avare de paroles, lui d'habitude si volubile, c'est que son attention est divisée, ses émotions bloquées : il est déjà très ivre. Édouard a éclusé plusieurs German vacation, et il comprend que le temps est venu de recouvrer ses esprits, de passer à l'eau plate, de penser à la suite. Aujourd'hui, il a dit des choses, en a entendu d'autres. Il est partagé entre le regret et la colère, l'anticipation et la mélancolie, sans compter cette histoire de

viande crue qui lui roule dans la bouche. Et s'il répond du bout des lèvres à Ruby Brouillard, la femme qu'il aime, ce n'est pas qu'il refuse de parler des origines de sa famille. Bien au contraire. C'est qu'il a un problème ; il a ce genre de problème que tous nous essayons en général de ne pas avoir – c'est-à-dire un problème qui en crée un deuxième, qui en crée un troisième, et ainsi de suite, et qui chacun à leur tour produisent de petits mais surtout de grands soucis.

Son problème, pense-t-il soudain, c'est sa relation avec Ruby Brouillard. Il n'a pas entièrement tort, si comme lui on préfère considérer les problèmes un à la fois, au dernier moment, juste avant qu'ils ne nous éclatent au visage. Car, en vérité, son problème, c'est une chose et puis une autre, l'une dans l'autre, en même temps et en succession, jusqu'à ce carpaccio qui lui colle au palais et aux dents, et qu'il recrachera en boulette tiède au creux de sa paume. Résumons. Il a en partie gâché un mariage – par distraction, par accumulation d'embrouilles, parce que ses chaussures vernies neuves lui serraient les pieds. Il s'est fait dire des choses horribles et blessantes par une des personnes les plus proches de lui. Il a mis tous ses œufs dans le même panier. Il a remis au lendemain ce qu'il pouvait faire le jour même. Il s'est endetté jusqu'au bord du précipice. Il a failli à ses engagements. Il n'a pas regardé les choses en face. Il a espéré que tout s'arrangerait de soi-même, par magie. Il a dit des choses, en a caché d'autres, à lui-même en premier, sans s'arrêter là. Il a refusé la

I. VIE DU PÈRE

tristesse, n'a pas vécu son deuil, il a perdu son père. Or, en cette minute précise, Édouard Safi ne pense pas à ces choses. Il ne les voit pas. Ces choses pourraient aussi bien ne pas exister tant il n'y pense pas.

Depuis des semaines, ça ne va plus très fort entre Édouard et Ruby. Communication brouillée, malentendus, ambitions désaccordées, retournement de veste, révélation insane. Ils devaient emménager ensemble demain dans leur premier appartement : un coquet rez-de-chaussée sur la Rive-Sud, à un jet de pierre du fleuve, ce fleuve dont les eaux miroitent derrière l'estrade alors que décline la lumière du jour. Mais hier, Édouard a annoncé à Ruby qu'ils ne pouvaient plus emménager ensemble dans ce coquet rez-de-chaussée ; que lui, du moins, ne le pouvait pas. Car la bonne fortune immobilière leur avait souri, a-t-il commencé, et il a continué, au désespoir de Ruby. Il a longuement parlé, mais trop tard, bien trop tard, trop confusément, et ça a mal fini. Leur destin commun est pour l'instant suspendu. Il lui a dit qu'il l'aimait, ça au moins c'était clair, et elle l'aimait aussi. Il a dit que c'était la chance d'une vie, que c'est pour cette raison qu'il n'avait pas fait ses boîtes, ni décroché ses rideaux, ni empaqueté sa console.

Voilà le genre de pensées qui passent dans la tête d'Édouard en cette minute précise.

Ruby, elle, sait maintenant ce que cache le comportement irrationnel et changeant d'Édouard. Il n'y a pas trente minutes, il hurlait de rire en tapant sur la table, au pic de son ivresse, son téléphone portable vissé à

l'oreille; ce matin, hors de lui, il l'engueulait en lui disant que son argent était son argent, et qu'elle n'avait pas à s'en mêler. Pensive, elle le regarde grimacer puis recracher furtivement dans sa main sa bouchée, qu'il enveloppe dans sa serviette de table. Il se racle la gorge et tire sur les deux ailes de son nœud papillon. Voyant que Ruby est tournée vers lui, et qu'elle attend peut-être qu'il continue, il repousse son assiette et conclut sur un ton las, comme si toute énergie l'avait quitté :

— Libanais, égyptien, c'est la même chose.

*

À quelques mètres de ce couple, Shafik Elias fait le premier des dix pas qui le séparent de Cleopatra, l'une des trois tables d'honneur où ont pris place les proches des époux, bénis soient-ils tous. Pendant ce court déplacement, Shafik va voir en accéléré le film de sa vie.

Nul besoin de s'inquiéter : il va bien. Il ne s'effondrera pas au beau milieu de la fête, ne se cognera pas le crâne sur un coin de la table, ne mourra pas dans les prochaines minutes. Impossible de toute manière de se cogner sur un coin de la table : cette table n'est pas rectangulaire comme le veut la tradition, elle est ronde. Sue n'a pas eu le choix de cette hérésie. Car il y a trois tables d'honneur. Il était impensable d'asseoir côte à côte le père et la mère du marié. On a attribué une table à chacun, et la troisième aux parents de la mariée. Sue McKanick a eu l'idée de baptiser ces trois tables du nom

I. VIE DU PÈRE

des villes les plus importantes dans l'histoire des mariés. Cleopatra d'un côté, Addis-Abeba de l'autre, Shawinigan au centre. Mais la véritable hérésie, c'est cette idée des mariés volants. On a laissé deux places libres à chaque table d'honneur, pour que les mariés puissent aller et venir d'une table à l'autre et s'asseoir ici ou là, en veillant à bouger souvent et à accorder à chaque clan une attention égale. Sue s'est opposée en vain à ce compromis diplomatique. Pour une planificatrice de mariage de son standing, c'est la violation des principes fondamentaux de la noce. À l'union des familles on a préféré la division et les demi-mesures. Le client a toujours raison.

L'homme dont les paroles ouvrent ce livre va donc voir ou plutôt revoir les scènes les plus signifiantes de sa vie. Aujourd'hui, l'occasion est trop belle pour ne pas en ajouter une nouvelle : *le mariage du fils*. Shafik est un homme ordonné, il collectionne les souvenirs et les choses, les trie, les classe, les range dans des boîtes, des fichiers, des disques durs. Il est circonspect, il est stoïque, pourtant l'émotion le gagne, les applaudissements nourris qui assourdissent la salle font leur effet. Son cinéma mental projette les images dans le désordre. Les contrats en Suisse avant la mort de sa mère, la première neige à Montréal avant la guerre des Six Jours, les felouques sur le Nil avant la Corniche d'Alexandrie, le mariage de son fils avant le mariage de son père.

Sous les sourires réjouis des convives, Shafik Elias descend de l'estrade où il a prononcé son discours,

parcourt la dizaine de mètres qui le séparent de Cleopatra et du carpaccio de bœuf. Il va marcher d'un bon pas, mais c'est un demi-siècle qu'il s'apprête à parcourir. Ça va vite, c'est lent, c'est normal.

Il cligne des yeux, une seconde se dilate, il ressent soudain beaucoup de choses.

Il se dirige vers le centre de La Toundra en ce 7 juillet 2007, sur une île minuscule sise dans le havre d'une île plus grande, d'une île où s'étend sa ville adoptive, et ses pensées voyagent en d'autres endroits, en d'autres époques.

Il fait un pas, sent sur sa peau la chaleur sèche de sa région natale – et dans ses yeux, dans le bleu si clair de ses yeux, se rencontrent la lumière du ciel d'Alexandrie et le bleu profond de la mer.

*

Il est 20 h 43.

Le film s'ouvre sur un plan de la Méditerranée, plus calme qu'à l'habitude. On entend peut-être le tramway qui entre dans Mahatet el-Raml, littéralement la gare du Sable. On entend peut-être hors champ des hommes discuter en terrasse.

Shafik Elias réinvente et traduit dans sa tête leurs paroles, car à ce moment de sa vie, âgé de trois ans, il ne parle pas encore arabe, seulement français. Shafik Elias reconstitue son enfance alexandrine, celle des fellahs en tarbouche, celle que les privilégiés que sont

I. VIE DU PÈRE

les Égyptiens d'origine syro-libanaise, les Chawams, peuvent encore offrir à leur progéniture, avant que Nasser ne bouleverse tout.

Qui sont les Égyptiens de souche ?

Les Nubiens ? Les Coptes ? Les Arabes qui ont émigré depuis la péninsule arabe pendant le califat d'Omar quand, au septième siècle, a eu lieu la conquête ? Les Ottomans venus sous Méhémet Ali ?

Et si on s'entendait sur la vraie origine ethnique des vrais Égyptiens, si on parvenait à établir que ce sont ceux-ci plutôt que ceux-là qui seraient arrivés en premier, et que ceux-ci par exemple étaient les Nubiens, seraient-ils les seuls à pouvoir revendiquer l'Égypte comme leur pays ?

Est-ce une bonne question ?

Une *vraie* question ?

Même s'il fait chaud sur les berges du Nil, peut-on qualifier les vrais Égyptiens de *pure laine* ?

Shafik s'amuse de cette pensée, qui surgit à l'instant où il aperçoit la mère de sa bru, Agathe Pellerin-Wise, une vraie Québécoise pure laine. Il la salue d'un sourire et d'un signe de tête, mais dans son esprit repasse la discussion tendue de ce matin, entre le dentiste Wali Wali et son fils, au sujet de cette ville de la Mauricie où un conseiller municipal a rédigé un code de vie dans le but de préserver les Québécoises de la *lapidation*.

Il murmure le gentilé archaïque, *Chawams*, dont les autres Égyptiens affublaient les populations issues d'une certaine partie du Croissant fertile. Shafik est un

Chawam. Youssef son père était un Chawam. Elias le père de son père était un Chawam. Youssef son fils n'en est pas un. Shafik repense à l'histoire de son pays, bien qu'il ne soit pas dupe : à l'âge qu'il a au début du film de sa vie, à trois ans, il est trop jeune pour en comprendre l'histoire, trop jeune pour comprendre le Croissant fertile, trop jeune pour comprendre le Moyen-Orient.

À quel âge, d'ailleurs, comprend-on le monde où l'on est né, où l'on a grandi ?

*

Chawams parce que les ancêtres de Shafik Elias viennent du Bilad el-Cham, une province dessinée par les califats qui régneront sur la région pendant des siècles. C'est du nom de cette province, de *Cham*, qu'on a dérivé le nom de *Chawams* : originaires du Cham, habitant le Cham.

Bilad el-Cham correspond, à quelques territoires près, au pays du Levant, au Machrek, lequel englobe les territoires les plus à l'est de la Méditerranée : le Liban et la Syrie, sous mandat français pendant une partie du vingtième siècle, mais aussi Israël, la Palestine et la Jordanie.

La famille de Shafik, comme celle de beaucoup de Chawams, vit en Égypte depuis deux générations, ses aïeux ayant fui les persécutions des chrétiens dans l'Empire ottoman, qui s'érige sur les ruines des califats arabes et dont la chute permettra la colonisation française.

I. VIE DU PÈRE

Il regarde de ses yeux très bleus la mer très calme, il entend le tramway qui entre en gare, il voit les fellahs en tarbouche.

C'est le début de sa vie. La famille de Shafik loue à Alexandrie un grand appartement à moins d'un kilomètre de la Corniche, en plein cœur du quartier Cleopatra. Youssef, son père, et Marcelle, sa mère, lui offrent, à lui, fils unique, les plaisirs les plus simples : une pâtisserie de chez Délices, une glace de chez Fayoumi. Shafik se rappelle ces commerces, dont les noms, cinquante-cinq ans plus tard, libèrent encore des images, des parfums, pistache, fleur d'oranger, la douceur du miel. L'odeur du jasmin, puissante, intacte, embaume la rue de son enfance. Il joue avec un bilboquet de bois rapporté de Suisse par un ami de son père ; l'objet le fascine. Il entend sa mère, la voit aussi, qui chante un refrain d'Oum Kalsoum en préparant son sac de sport puis en lançant ses chaussures dans le soleil du séjour.

L'enfant est trop bien entouré pour percevoir ce qui approche en ce juillet de 1952 : la Méditerranée s'agite, alors que le *Mahroussa*, le yacht du roi Farouk, rejoint la Côte d'Azur. Farouk prend la fuite, il vient d'être déposé.

Shafik ne sait pas encore que la révolution de Nasser transformera à jamais la terre d'accueil qu'était l'Égypte pour les descendants d'immigrés juifs, grecs, italiens, libanais.

Un pas de plus, il s'éloigne de l'estrade, franchit le

seuil du souvenir, plonge dans l'octobre noir ; il a fêté ses six ans.

Depuis des mois, ses parents lui répètent avec fébrilité que bientôt il aura une petite sœur, un petit frère, et que ce sera pour eux un miracle.

Des médecins diplômés en Europe, rentrés à Alexandrie depuis peu, pratiquent une nouvelle intervention qui permettra de traiter le problème à l'utérus qui empêche sa mère de mener ses grossesses à terme.

Ses parents ont perdu le compte des fausses couches, deux avant sa naissance, trois après, ils ne savent plus.

Sa mère n'arrive pas à rester enceinte.

Shafik sait que, s'il est au monde, s'il existe, s'il peut s'avancer oscillant entre deux époques vers sa table d'honneur au vingt et unième siècle, c'est parce que sa mère, dans l'Égypte de son enfance, où les hommes portent des tarbouches, où l'on déguste des pâtisseries sur la Corniche, sa mère est restée sept mois durant clouée au lit ; c'est parce que sa mère, *ya oumi, ya helwa*, a arrêté pendant sept mois de vivre sa vie, *Allah yer rahmek*. Shafik sait que sa mère l'a sauvé.

Quelle était la nature exacte de son problème médical ?

Shafik ne se souvient que d'une expression, *relever la matrice*, qu'il a tant entendue après la tragédie. Il ignore encore aujourd'hui ce que cela peut bien vouloir dire, il n'a jamais demandé à un obstétricien, même quand sa femme était enceinte de son fils.

Comment s'expliquer que le désir d'un deuxième

I. VIE DU PÈRE

enfant conduise une femme si jeune au tombeau, du lit conjugal au dernier sommeil?

Comment accepter que sa mère lui ait été ravie? Comment accepter que sa mère n'ait pas tenu parole, elle qui avait promis de revenir à la maison le lendemain? Comment accepter que sa mère, une femme jeune, aimée, qui se réjouissait de donner la vie à nouveau, meure sur la table d'opération?

On ne peut pas l'accepter – et cela fait trop de questions.

Shafik ne perçoit plus les choses de son point de vue d'enfant, il voit de haut un salon assombri, des fenêtres drapées. Quelques grands-tantes l'entourent, de noir vêtues. Elles lui annoncent la nouvelle la plus triste, la plus déterminante de son existence : ta maman est morte, *ya* Shafik, ta maman est montée au ciel. Désormais, tu auras la Vierge Marie pour maman.

Ya oumi, ya helwa, Allah yer rahmek.

Ma mère, ma mère si belle. Que Dieu ait ton âme.

*

Il a mal au ventre. L'inflammation ronge la paroi de ses intestins, comme elle ronge la paroi des intestins de son fils. Il avance tout de même avec détermination vers Cleopatra : il tient la main de son père, c'est le printemps qui suit la mort de sa mère, il assiste à un mariage. Shafik porte une chemise de soie et un petit costume blanc taillé sur mesure, il déteste la sensation

de la soie sur sa peau, la sensation est vive encore, il n'a plus jamais porté de soie. Ce mariage auquel Shafik assiste n'est pas celui de son fils, c'est celui de son père, mariage qu'on dira précipité – mais jamais devant lui.

S'avançant dans La Toundra, il n'arrive pas à analyser ce qui a dû se passer, c'est loin, c'est douloureux et c'est surtout inutile ; cette femme que son père prend pour épouse, six mois après la mort de Marcelle, sa mère, Shafik l'appelle maman, il l'a appelée maman, elle a été sa mère.

Pour autant qu'il s'en souvienne.

Et ce souvenir, cette seconde s'étirent.

Et Shafik revoit défiler la première année du mariage.

Du début du printemps à la fin de l'automne, les événements se bousculent à une vitesse inconcevable pour sa famille et son pays, avec des conséquences non moins inconcevables.

La tension en Égypte est à son comble. Le régime de Nasser approche du point de non-retour dans ses relations avec les forces européennes encore stationnées en Égypte.

Dans quelques mois se déclenchera la première des trois guerres que connaîtra Shafik, trois guerres qui placeront les Chawams dans une situation intenable, trop européens aux yeux des Égyptiens de souche pour souhaiter le départ des puissances coloniales, et trop égyptiens pour avoir, comme les colons, un pays où trouver refuge, un pays où se replier avant l'embrasement.

Shafik entend son père dans la cuisine, un soir de

I. VIE DU PÈRE

juillet 1956, dire à sa seconde épouse : nos origines nous privent du droit d'être patriotes. Il se rappelle pourtant sa fierté : quatre ans jour pour jour après l'abdication du roi Farouk, Nasser a nationalisé la Compagnie du canal de Suez et entamé le processus de mise sous séquestre des biens appartenant, depuis le dix-neuvième siècle, aux industriels européens. Cette fierté de son père se transforme toutefois en inquiétude, au fur et à mesure que se révèlent le mécontentement, l'hostilité des Occidentaux.

Même s'il a à peine sept ans, même si l'expédition de Suez, comme on l'appelle parfois, ne dure que neuf jours, Shafik garde en mémoire chaque détail, chaque événement, chaque moment de peur et d'angoisse de cette première guerre : la peinture bleue dont son père recouvre les fenêtres pour éviter que les pilotes de chasse ne repèrent la lumière, la chanson que tous les voisins chantent en s'adonnant à cette tâche, les sacs de sable devant les entrées des maisons, les abris souterrains où l'on descend pour se protéger des bombes, le bruit et le feu de la défense antiaérienne qui déploie des paraboles de lumière dans le ciel d'Alexandrie.

Cette guerre a éclaté fin octobre : la France, le Royaume-Uni et Israël lancent l'opération Mousquetaire. Objectif officiel : récupérer le canal. Objectif officieux : renverser Nasser.

En quelques heures, le 29 octobre 1956, les tanks israéliens traversent le Sinaï puis prennent le contrôle de l'ouest de la péninsule. La France et le Royaume-Uni

intiment à Nasser de restituer le canal. Le raïs rejette l'ultimatum. Les deux puissances bombardent alors les bases de l'aviation égyptienne. Plus d'une centaine d'avions sont détruits. C'est l'humiliation. Les forces coloniales ajoutent l'insulte à l'injure : le 5 novembre, elles larguent des troupes de parachutistes à Port-Saïd, sous prétexte qu'elles assureront le maintien de la paix. Les commandos des Royal Marines retrouvent les plages où ils avaient débarqué, une décennie plus tôt, pour vaincre Rommel. Les navires de la marine française détruisent depuis la Méditerranée les défenses égyptiennes. Port-Saïd brûle, Port-Fouad aussi. Le peuple égyptien se mobilise, prend les armes et parvient à freiner l'avancée des fantassins venus d'Europe, en espérant que surgiront bientôt les renforts soviétiques. La supériorité des envahisseurs est indiscutable. Les commandos anglo-français s'emparent de l'ouest du canal et se dirigent vers Le Caire. En neuf jours, près de trois mille soldats perdront la vie, en majorité dans le camp égyptien. On croit, à Londres et à Paris, que les jours du raïs sont comptés.

Mais le monde a changé. Malgré leur victoire militaire, les deux puissances européennes sont obligées d'accepter un cessez-le-feu, prises entre leur allié américain, qui commence à asseoir son pouvoir sur la région, et les menaces nucléaires des Soviétiques, qui soutiennent désormais Nasser.

Shafik Elias fait encore un pas vers sa table. Yolande Safi, son ex-femme, la mère de son fils, est en pleine

I. VIE DU PÈRE

conversation avec ses sujets, elle règne sans partage sur Addis-Abeba. Toutes les têtes sont tournées vers elle : les membres de sa famille, bien sûr, une tante de Pierrefonds et deux cousins venus de Beyrouth pour l'occasion, mais aussi l'assemblée servile des voisines écornifleuses du Petit Liban, qui au premier temps mort ont migré vers celle dont elles constituent, au jour le jour, le sérail. Shafik est bien obligé de l'admettre, Yolande a fière allure dans sa robe de crêpe impératrice.

Comment ont-ils fait pour en arriver là ?

Quinze ans de guerre, trois procès, cent mille dollars en frais d'avocats...

Comment ne sont-ils pas parvenus à trouver un terrain d'entente, à laisser une place à la diplomatie ?

C'est un Canadien, Lester B. Pearson, qui organisera le premier déploiement des Casques bleus en Égypte, et cette sortie de crise offrira au régime de Nasser une victoire politique aux très graves conséquences pour beaucoup d'Égyptiens issus de l'immigration.

*

Ces conséquences, Shafik se les rappelle encore mieux que la guerre elle-même. Un an à peine après la mort de sa mère, six mois à peine après le second mariage de son père, ils sont contraints de quitter Alexandrie.

Voici ce qui s'est passé. Youssef, le père de Shafik, travaille alors pour une compagnie pharmaceutique suisse, qui possède des filiales dans de nombreux pays, dont

l'Égypte. La filiale égyptienne de l'entreprise est dirigée par des Français installés au Caire. Or la guerre de 1956 a rendu le gouvernement activement antipathique à quiconque provient de la France, du Royaume-Uni, d'Israël. C'est ce qui explique qu'une très grande partie des Juifs d'Égypte, établis depuis deux mille ans sur le territoire, doivent quitter le pays avec une seule valise après avoir fait don, façon de parler, de leurs biens au gouvernement égyptien. Ce sera pareil pour les Anglais et les Français. Plus tard, les Chawams subiront le même sort. Nous sommes en 1957 et le gouvernement égyptien prend possession de la compagnie où travaille le père de Shafik ; il en expulse les propriétaires. Le père n'a pas le choix, il devra partir au Caire pour coordonner la délicate transition de la compagnie vers le séquestre nommé par l'administration. Tous les trois, son fils, sa nouvelle femme et lui, quittent Alexandrie la mort dans l'âme.

À 20 h 43, une jeune femme surgit devant Shafik. Elle est radieuse. C'est Myriam E., la demoiselle d'honneur. Virginie Pellerin-Wise, la mariée, la considère comme une sœur. On l'aime, elle fait partie de la famille. C'est Myriam, c'est Mym, c'est la plus vieille amie de Virginie. Elles se sont rencontrées au milieu des années quatre-vingt, dans une cour d'école de Notre-Dame-de-Grâce, à Montréal. La journée avait été marquée par un événement rare dans la vie d'un enfant. Un oiseau était mort. Elles l'avaient enterré.

À 20 h 43, Shafik, voyant Myriam, jeune femme

I. VIE DU PÈRE

moderne, beauté levantine, lui tendre les bras, Shafik Elias, ici, là-bas, s'émeut de penser que son fils et sa belle-fille ont pour meilleure amie cette femme aux origines proches des siennes, la famille de Myriam ayant connu pendant trois décennies les mêmes périls, les mêmes angoisses, les mêmes guerres.

Il a d'ailleurs insisté, au moment où la liste des invités lui a été soumise, pour que le père de Myriam, qui a combattu dans le Sinaï lors de l'opération Focus, au sein d'un escadron de parachutistes de Tshal, soit au nombre des convives. Son fils a dit à Sue que sa table serait Jérusalem. Shafik a secoué la tête et soupiré.

Myriam embrasse Shafik :

— Ton discours était parfait, j'ai pleuré !

— Faut pas, ma belle Mimi, on est ici pour s'amuser.

— C'est vrai : votre nom, en arabe, ça veut dire joie et mariage.

— Pas toujours en même temps, hélas.

— Shafik, je sais pas à quoi tu faisais allusion quand tu as dit qu'on ne léguait pas que des bonnes choses à nos enfants, mais en tout cas, ton fils t'adore, il parle de toi tout le temps. Il dit qu'il te doit tout !

— C'est bien ça, le problème, Mimi !

— Sais-tu ce que me disait ma mère, moi, quand je me réveillais la nuit ?

— Qu'est-ce qu'elle te disait, *ya* Mimi ?

— Que la journée de demain sera plus belle que celle d'aujourd'hui. J'ai appris à avoir confiance !

— Tu devrais apprendre ça à mon fils.

— Oh oui !

— Dis-moi, j'ai pas vu ton père...

— Il a assisté à la cérémonie, mais il pouvait pas nous accompagner pour la noce : mon cousin fête sa bar-mitsvah.

— *Maalesh*, il est tout excusé, je le recroiserai bien au centre-ville. Ta mère va passer ?

— Elle va être là après, pour la soirée !

Shafik embrasse Myriam à la manière libanaise, trois fois. Droite, gauche, droite. Pour la noce, elle a choisi une robe de tulle illusion couleur safran. Elle s'éloigne vers Virginie, et Shafik a le cœur réchauffé de les voir, elle et Myriam, vivre ensemble ce moment. Il espère que le moment durera, que l'amour durera, que l'amitié durera, que la vie durera, et que pour son fils la joie du mariage ne se renversera pas dans le drame d'une séparation belliqueuse.

Shafik espère que les choses seront plus simples pour son fils, que la vie sera légère, mais il sait qu'il est peut-être trop tard pour la vie simple. Son fils est un intranquille en tout. Il a du mal avec la confiance, avec ce qui arrive, il a du mal à avoir confiance en la vie. Il ne sait pas attendre les choses, accepter leur réalité, leur surface, leur envers, leur teneur. Prenons cette robe dans laquelle Myriam s'éloigne, baignée des feux du jour qui tombe. Shafik ne sait pas que son fils, dans le silence d'un deuil à venir, au plus noir d'une nuit d'insomnie, la ressortira de la housse où Virginie la conserve encore aujourd'hui. Cette robe, il la serrera entre ses doigts,

I. VIE DU PÈRE

jusqu'à voir apparaître, à travers le tulle illusion, le souvenir de sa présence, la présence de Myriam.

*

Un pas encore, les images reprennent : Shafik enfant, emménageant avec sa famille près de Midan Ramsès, au Caire, devant la gare centrale, où trône une gigantesque statue du pharaon Ramsès II. Il se voit au premier jour dans les couloirs de Saint-Jean-Baptiste-de-La-Salle, l'établissement cairote des Frères des écoles chrétiennes.

Il passe vite sur les dures années de son enfance, marquées par les rhumatismes, les premières doses de cortisone, les maux de ventre terribles dont pendant si longtemps on ne connaîtra pas la cause, des douleurs contre lesquelles il n'existe pas de traitement, contre lesquelles n'ont pas encore été mises au point les thérapies biologiques, les perfusions d'immunomodulateurs, tous ces médicaments d'exception que l'on administre aujourd'hui à son fils. Il passe vite sur cette décennie de souffrance et se retrouve à dix-huit ans, au seuil d'un futur incertain.

Comme la plupart des Chawams, Shafik Elias est éduqué, parle les bonnes langues, connaît les bonnes personnes. Il fréquente les soirées mondaines qui se tiennent dans la riche banlieue d'Héliopolis, les fêtes du Centre culturel français, les garden-partys dans les jardins des ambassades étrangères à Zamalek, sur l'île de Gézira au centre du Caire. Les étés, il les passe à

Alexandrie. Il s'ouvre au monde et fait la cour aux jeunes Européennes qui profitent des charmes de la plage de San Stefano. Le fantasma de l'Occident, pour lui, s'incarne d'abord dans ces femmes en bikini qui prennent des bains de soleil, ces femmes qui déambulent sous des ombrelles le long de la Corniche : tous les jeunes Égyptiens le savent, les Européennes sont plus émancipées que les filles du *balad*.

Ces années-là sont le théâtre de ses premières expériences, qui l'amènent à découvrir un autre Caire, une autre Alexandrie : ces villes qu'il croyait connaître par cœur s'augmentent et se doublent de villes parallèles, de parcours intimes, où les points d'intérêts ne sont plus l'île de Pharos ou les pyramides de Gizeh mais telle ou telle garçonnière, telle cour intérieure chez tel ami, tel bar où brille la nuit. Son père l'emmène pour la première fois assister à un concert d'Oum Kalsoum, grande diva qui, chaque mois, monte sur scène et chante pour le peuple, Oum Kalsoum qui émeut le peuple et lui donne espoir, alors que l'Égypte est sur le point de subir une nouvelle défaite militaire. L'attachement de Shafik et de son père à Oum Kalsoum est fort, la chanteuse est un modèle de courage, et dans cette famille on admire le courage plus que tout. *Ya Shafik*, ne te plains pas, la vie est dure. Ne te plains pas, *ya Shafik*, tu as la mer et le ciel, et la vie est meilleure si tu ne nies pas la souffrance. *Youm assal, youm bassal*. Jour de miel suit jour d'oignon. Celui qui vit est celui qui endure, celui qui dure.